

SAÏDA

**LES FEMMES MAROCAINES
LUTTENT**



brochure du

G. F. M.

nov. 1980

Coll. Générique

POURQUOI UNE BROCHURE ?

Depuis un an d'existence , le Groupe Femmes Marocaines a accumulé une expérience qu'il nous paraît intéressant de faire connaître plus largement aujourd'hui .

Nous , femmes marocaines qui avons contribué à la création et à l'existence du groupe , à partir de la nécessité ressentie , de nous retrouver dans un cadre collectif pour discuter , réfléchir sur la nature de notre oppression en tant que femmes et en tant que marocaines , et pour nous donner les moyens de nous battre et d'avancer nos revendications spécifiques , dans un cadre autonome et non mixte .

Nous voulons nous adresser à toutes celles et à tous ceux qui aspirent à une société meilleure , à une société sans discrimination de sexe , de race ou de classe , à toutes celles et à tous ceux qui se battent pour une société socialiste , pour qui la question de la libération des femmes se pose dès aujourd'hui , et en même temps que toutes les autres questions soulevées par la lutte de classe .

Nous voulons ouvrir le débat plus largement sur notre oppression spécifique sur les moyens de la combattre , et apporter des éléments de réflexion sur la situation des femmes au Maroc et dans la région arabe, car il est évident que la situation des femmes au Maroc est spécifique , il n'en est pas moins vrai qu'elle a bien des points communs avec celle des autres femmes arabes , de par le poids de l'idéologie islamique , celui de la famille patriarcale , de la place économique réservée aux femmes (manque de débouchés , de formation professionnelle , scolarisation très faible des femmes ...) et bien sûr de par la place du discours dominant et récupérateur concernant "la femme" .

Notre brochure est donc destinée à être un instrument de débat à partir de la réflexion collective au sein du Groupe Femmes Marocaines , et que nous mettons à la disposition de toutes celles et de tous ceux qui se posent aussi les questions relatives à l'oppression de femmes au Maroc , et plus généralement dans le monde arabe et islamique . Toutes les contributions individuelles ou collectives susceptibles de faire avancer ce débat y trouveront leur place, avec les contributions des membres du groupe .

La brochure doit être un moyen effectif d'expression des femmes marocaines sur leurs oppression spécifique ; sur les moyens de poser leurs problèmes, et un moyen d'information et d'échange , information sur les luttes des femmes Marocaines et Arabes , échanges avec toutes celles et tout ceux qui sont conscients de la nécessité de se poser dès aujourd'hui , ces questions.

Aussi, nous nous donnerons les moyens de diffuser le plus largement possible la brochure afin de permettre réellement au débat de s'engager .

BILAN DE L'ASSOCIATION DES FEMMES MAROCAINES

EN FRANCE .

La création du Groupe Femmes Marocaines a été décidée à partir d'un bilan de l'A.F.M.F. . Au départ , ce fut une réaction contre le défaitisme qui a suivi la " disparition " de fait de l'A.F.M.F. , sans que sa dissolution soit décidée collectivement , au début de l'année 1978 .

Comment se faisait-il en effet , que l'Association , qui avait vécu six ans , se dissolve d'elle-même après la scission de l'U.N.E.M. ?

Le lien entre ces deux faits semblait évident , et il ressortait d'ailleurs des explications des anciennes militantes de l'A.F.M.F. . Elles n'étaient plus prêtes à s'investir dans le travail de l'Association , l'U.N.E.M. étant devenue , surtout depuis la scission , la seule priorité .

Ces camarades , que nous avons sollicitées pour faire un bilan de l'A.F.M.F. , après plusieurs mois d'inactivité de l'Association , nous répondaient toujours dans ce même sens ...

Notre projet était de faire collectivement ce bilan avec toutes les militantes de l'A.F.M.F. , mais après l'échec de plusieurs tentatives , nous avons pris l'initiative de le faire , à partir de l'expérience de celles d'entre nous qui avaient participé à l'A.F.M.F. . En effet , si nous étions conscientes de la gravité de la crise que traversait l'U.N.E.M. , et de la nécessité de s'investir en tant que syndiquées dans la recherche de solutions à cette crise , cela ne pouvait signifier pour nous que le travail à l'Association était secondaire .

Notre projet initial était , à partir de ce bilan , de rechercher les véritables causes de l'inactivité de l'Association , afin de voir s'il y avait une possibilité de relancer l'A.F.M.F. , ou de partir sur de nouvelles bases .

Si l'expérience de l'A.F.M.F. garde pour nous la valeur d'une expérience d'organisation des femmes marocaines dans l'immigration, il nous faut cependant en tirer les leçons, en ce qui concerne le travail de masse parmi les femmes marocaines, du point de vue de l'autonomie nécessaire de leur organisation (autonomie organisationnelle et non politique, car la lutte de femmes contre leur oppression est partie intégrante de la lutte de l'ensemble des travailleurs contre l'ordre bourgeois); et aussi du point de vue du caractère de masse de l'organisation autonome de femmes.

L'A.F.M.F. a été créée en 1972, et a eu très vite une grande audience parmi les étudiantes marocaines à Paris; elle répondait donc à une nécessité ressentie par ces femmes, de se regrouper dans un cadre spécifique, autonome et non mixte, caractères qui lui ont d'ailleurs été conférés par ses initiatrices dès ses premiers statuts, et dans sa motion d'orientation. Mais qu'en a-t-il été dans les faits?

I- En ce qui concerne l'autonomie de l'Association.

Les statuts de l'A.F.M.F. spécifiaient que l'Association était une structure autonome et spécifique aux femmes (non mixte). Cela signifiait, dans l'esprit de ses créatrices, que l'Association n'était affiliée ni à l'U.N.E.M. ni à aucune organisation politique. Nous pensons que la préoccupation de ces femmes, qui était de toucher l'ensemble des femmes marocaines, de ne pas se cantonner dans le milieu étudiant où il avait été facile de déarrer l'Association, était une préoccupation juste dans la perspective d'aboutir à une véritable organisation de masse des femmes marocaines en France. Mais pour parvenir à cet objectif, il fallait que l'autonomie de l'A.F.M.F. soit véritable. Or ce qui s'est passé, c'est que au bout d'une année de travail de l'Association, les femmes des partis politiques ayant quitté l'Association, les deux tendances politiques qui continuaient à y intervenir le faisaient plus pour recruter des sympathisantes pour leurs tendances respectives, que dans la perspective d'une intervention de masse, qui aurait signifié la recherche d'objectifs communs, et une dynamique propre de l'Association dans son élaboration sur les questions de l'oppression des femmes.

Ceci, alors que, vue la participation minoritaire des femmes aux différentes organisations politiques marocaines, les acquis dans l'élaboration sur l'oppression des femmes restaient très insuffisants, en l'absence aussi d'une organisation de masse des femmes au Maroc, qui aurait permis l'expression collective par les femmes de leur oppression et de leurs revendications.

Mais les militantes de l'A.F.M.F. restaient très dépendantes de ce minimum; évitaient de s'exprimer plus spécifiquement en tant que femmes, car elles pensaient que cela aboutirait à des déviations. L'élaboration autonome sur les questions de l'oppression des femmes en a été d'autant plus réduite, or elle était nécessaire pour le démarrage d'un véritable travail concret, et pour la définition des objectifs de l'Association.

L'A.F.M.F. se réduisait en fait à un champ d'affrontement entre des femmes des deux tendances politiques qui y intervenaient, et le recrutement des sympathisantes se faisait uniquement en direction de l'U.N.E.M., à l'occasion des assemblées générales du syndicat étudiant! Ainsi, les affrontements à l'U.N.E.M. se répercutaient automatiquement à l'A.F.M.F.: c'est ce qui explique que la scission du syndicat étudiant ait abouti à la disparition de fait de l'Association, les deux tendances politiques qui intervenaient à l'Association se retrouvant dans des cadres syndi-

-caux différents au moment de la scission.

Comment l'AFMF aurait-elle pu toucher la masse des femmes marocaines, celles qui n'étaient pas syndiquées à l'UNEM et celles qui n'étaient pas radicalisées?

En l'absence d'élaboration d'objectifs propres, l'AFMF est restée une association d'étudiantes, entièrement dirigée vers l'UNEM. Où était donc l'autonomie de l'Association, par rapport à l'UNEM et par rapport aux organisations politiques.

En l'absence d'une compréhension véritable du travail de masse, le départ (au bout d'une année) des femmes des partis politiques, n'a pas pu être évité, et l'AFMF s'est réduite à la juxtaposition de deux tendances politiques.

II- Le caractère de masse de l'Association:

La réduction de l'AFMF à un conglomérat de tendances politiques, qui s'affrontaient et mesuraient chacune son impact à l'occasion de l'élection annuelle du Bureau a constitué une entrave à son caractère de masse. Le caractère de masse de l'Association signifiait bien sûr que les femmes toutes les tendances politiques puissent y intervenir mais il y aurait fallu qu'elles puissent y défendre leur conception de l'oppression des femmes, et des moyens d'y faire face, autour d'objectifs communs définis collectivement.

Si l'AFMF avait comme objectif une prise de conscience collective des femmes marocaines, elle ne pouvait y aboutir qu'en offrant la possibilité à la masse des femmes, de discuter collectivement de leur oppression, de proposer et d'adopter ensemble des objectifs. En un mot, rechercher ce qui les réunit en tant que femmes et non ce qui les divise.

Ainsi les débats au sein du Bureau illustraient très bien ce qu'était l'ensemble de l'Association, un conglomérat d'organisations politiques qui se disputaient "le pouvoir" et se lançaient dans des discussions passionnées tout le monde, mais qui n'avaient rien à voir avec les problèmes des femmes, ce qui mettait le Bureau dans l'impuissance. Ainsi, l'Association ne pouvait avancer concrètement dans son travail. Ce type de démarche, et les déviations politiques qui en découlaient amenaient certaines camarades à avoir une mentalité de "petit chef". Ceci, sans oublier que l'Association regroupait une quarantaine de camarades, et donc nécessitait une centralisation, et un fonctionnement en commissions.

L'expérience de l'AFMF reste pour nous un acquis en ce qui concerne l'organisation des femmes marocaines. Mais cette expérience nous a enseigné qu'il ne suffit pas d'autoproclamer l'autonomie de l'organisation des femmes, que cette autonomie doit être effective et que tout travail de masse, surtout parmi les femmes doit se faire absolument sans séctarisme.

En ce qui concerne la création du Groupe Femmes Marocaines: nous avons d'abord essayé de relancer le travail avec les anciennes camarades de l'Association de faire un bilan collectif de l'AFMF. Mais ces camarades n'ayant pas répondu à notre appel, nous avons pris l'initiative de créer le Groupe, malgré le peu de force dont nous disposions pour éviter de retomber dans un vide, vues l'urgence et la taille des problèmes que l'on rencontre sur le terrain des femmes. Il nous semblait aussi nécessaire de travailler dans une structure réellement démocratique. Nous sommes toujours prêts à travailler avec l'ensemble des camarades de l'Association, que nous appelons à rejoindre le Groupe.
Le Groupe Femmes Marocaines

P O U R Q U O I U N G R O U P E ?

Fille , fille .
Ah ! Une fille ?
Oui un enfant est né .
Oui une fille est née .
Beaucoup naissent , vous savez !
Ils sont déçus !
Pourquoi ?
Mais la nouvelle née frétille de bonheur !
Un bonheur déjà insolent !
Sachant , je ne sais par quelle force , qu'il lui faut braver la vie .

Fille , fille , oui une jeune fille .
Chaque matin le réveil fut existant .
Exister ? Oui exister devint le seul but .
Une amie , des amies se regroupèrent .
Oh ! Oui nous sommes un groupe de femmes .
Pourquoi pas !
Oui chers frères , chers compagnons , nous existons .
Avec vous , comme vous .

Femme , femme .
Ah ! Une femme .
Quelle joie de savoir que ces femmes décident de crier sur tous les toits ,
Qu'elles existent ,
Qu'elles veulent lutter pour démontrer leur présence .
Sans hésiter , je me joins à elles et toutes ensemble nous commençons à lutter .
Lutter est le mot exact .
Nous avons ressenti le besoin .
C'est profond , essentiel .
N'avez-vous jamais ressenti la même chose , ne serait ce qu'un moment de
votre vie ?

Une Femme ...

SITUATION DES FEMMES ARABES.

Aujourd'hui, la crise que traverse le capitalisme mondial se répercute sur tous les pays arabes, placés sous la dépendance directe de l'impérialisme, ce qui entraîne une grave crise économique, politique et sociale dans ces pays.

Le faible degré d'industrialisation ne permet pas de fournir du travail à tous : les taux de chômage et de sous-emploi sont énormes; à la campagne, la pénétration des rapports capitalistes rend impossible pour les masses paysannes l'exploitation de parcelles familiales dans le cadre d'une économie de subsistance. Le chômage massif à la campagne et l'exode rural viennent grossir le nombre des chômeurs dans les grandes villes.

Dans les pays arabes, il existe une dépendance croissante à l'égard de l'impérialisme, sur le plan économique, politique, et culturel. Les régimes, totalement inféodés au capital, sont incapables d'apporter des solutions aux exigences de la population en matière économique, sociale et culturelle; ils doivent imposer par la force, la surexploitation de la main-d'oeuvre, et le contrôle des masses par un appareil répressif et policier se fait de manière de plus en plus sophistiquée, et par la suppression des droits politiques les plus élémentaires, tels que la liberté d'expression, de réunion, d'association.

La domination de l'impérialisme au niveau culturel et idéologique vient accentuer les contradictions dans ces pays.

La grande bourgeoisie locale va reprendre les valeurs bourgeoises occidentales, tout en essayant de les concilier avec les valeurs traditionnelles et l'idéologie islamique.

C'est ainsi par exemple que les femmes, dans l'idéologie islamique, considérées comme des éternelles mineures, des êtres cloîtrés, voilés, cachés, valorisés uniquement par leur fonction reproductive et domestique, sont amenées, de plus en plus, avec la pénétration des rapports marchands et le degré de paupérisation, à sortir, trouver du travail et souvent, prendre en charge toute la famille. Et les petites filles, bien qu'en nombre restreint, vont commencer à être scolarisées.

Le travail et la scolarisation des femmes, qui vont leur permettre de sortir de la "sphère domestique", est un phénomène important quant à la radicalisation des femmes arabes et à leur participation aux luttes.

Mais bien évidemment, ce n'est ni par le travail ni par la scolarisation que les femmes seront libérées: il reste à poser la question de leur oppression spécifique et les moyens pour la combattre.

SITUATION ECONOMIQUE DES FEMMES ARABES

La destruction de l'économie autarcique dans la région arabe, et l'introduction sauvage du capitalisme dans la région, d'une économie dépendante du marché capitaliste mondial, a entraîné une prolétarianisation massive, y compris des enfants et des femmes; un exode rural important avec la destruction de la petite production familiale due à l'introduction des rapports marchands dans les campagnes ; et un taux de sous-emploi important qui permet une surexploitation des travailleurs.

Dans tous les pays arabes, le taux de participation des femmes à la production reste très bas : au Maroc, les statistiques officielles concernant 1971 donnaient 605 000 femmes salariées sur une population de 18 millions d'habitants.

Mais, une grande partie des femmes faisant partie du semi-prolétariat concentré dans les villes, elles sont amenées à travailler pour aider à améliorer le revenu familial. Ces femmes à majorité analphabètes, sont employées dans les industries textiles, les usines d'alimentation, la confection, les conserveries, l'artisanat et surtout le secteur domestique. Leur salaire est bien souvent inférieur à celui des hommes, même si la législation stipule qu'à travail égal, le salaire doit être égal ; la main d'oeuvre féminine est sous-qualifiée et donc meilleur marché.

Le travail domestique reste le secteur réservé aux femmes et aux petites filles. Souvent venant de la campagne, n'ayant aucune formation, totalement analphabètes, elles sont embauchées par les familles bourgeoises et petites bourgeoises. Leurs conditions de travail sont vraiment déplorables : bien souvent elles ne reçoivent aucun salaire, elles sont uniquement nourries et logées, elles travaillent sans aucun horaire fixe, subissent des agressions sexuelles de la part des patrons, battues, elles restent totalement isolées des autres travailleurs. Pour ces enfants analphabètes coupés de tous liens avec l'extérieur leur situation est proche de l'esclavage.

En dehors de quelques usines où il existe une grande concentration de femmes (textile, confection, alimentation), les femmes se retrouvent surtout à travailler dans des secteurs où elles sont totalement isolées

comme le secteur domestique, le travail à domicile, l'artisanat ou le travail agricole. Dans ces secteurs les femmes sont non seulement isolées, mais n'ont même pas un statut de travailleuse à part entière : aucune garantie, pas de salaire ni d'horaire de travail fixe. Avec le manque d'emplois et de qualification professionnelle, des milliers de femmes sont amenées à vivre de la prostitution.

Dans tous ces secteurs, la prise de conscience en tant que travailleuse et en tant que femmes est rendue très difficile par l'isolement et l'absence de tradition de luttes.

Dans la paysannerie, les femmes qui travaillent dans la petite production familiale, font une double journée de travail : elles s'occupent de la maison, des enfants... puis travaillent dans les champs (ce travail est considéré comme la prolongation de leur travail ménager et bien sûr non rémunéré).

Les femmes paysannes travaillant dans la petite production marchande, sont une main d'oeuvre gratuite au service du mari et de la famille, "sa valeur marchande" reste sa force de travail : la femme la plus valorisée à la campagne est celle qui a une bonne santé et qui pourra donc beaucoup travailler. On peut citer l'exemple célèbre dans la région du Rif au Maroc : le mari dont la femme est malade ira voir son voisin et lui demander sa femme pour aider au travail.

LE POIDS DE LA FAMILLE PATRIARCALE

La famille patriarcale, dans les pays arabes, en plus de son poids idéologique, reste encore dans la plupart des cas, une unité de reproduction de la force de travail, et une unité qui assure l'entraide économique. Dans tous les pays arabes le chômage est important, les "sécurités" ne sont pas garanties, les équipements collectifs (crèches, écoles, etc...) ne sont pas très développés, c'est à la famille de combler ces besoins. C'est ainsi que souvent, l'individu qui arrive à trouver un emploi fera survivre les autres membres de la famille (en moyenne 7 enfants + les parents + les grands-parents + une parente veuve ou divorcée). Quant aux femmes, si elles ne trouvent pas un travail fixe, elles font à la maison, de la couture, de la broderie de la tapisserie, du tissage, ces produits seront vendus sur le marché ou à des coopératives à des prix dérisoires.

LES LUTTES DES FEMMES ET LES LECONS QUE NOUS POUVONS EN TIRER

Si nous essayons de cerner la situation des femmes arabes, la nature de leur oppression spécifique, ce n'est pas pour jeter un cri alarmant mais pour commencer à dégager les axes et poser les jalons de ce que sera le mouvement autonome des femmes dans la région arabe.

Il est intéressant pour cela de tenir compte des différentes expériences qui se sont faites et qui se font et les leçons que nous pouvons tirer à partir d'exemples particuliers comme en Algérie et tout récemment en Iran bien que ce dernier pays ne soit pas arabe.

Pendant les périodes révolutionnaires ou pré-révolutionnaires, dans les pays où s'est déclenchée une guerre de libération nationale (Algérie, Palestine, Oman, Dohfar, Sahara...), les femmes se sont inscrites dans le processus et ont participé activement aux luttes, sortant ainsi de l'oubli.

Dans tous ces pays, l'expérience reste importante à nos yeux, mais quand on regarde de plus près le cas algérien, les femmes qui se sont retrouvées à lutter pendant la révolution, prendre les armes, dans la rue, etc..., une fois la révolution finie, ont été rapidement invitées à retrouver leur place traditionnelle dans la famille et au foyer.

La question de l'organisation autonome des femmes n'a pas été posée.

L'exemple iranien reste à nos yeux très important. Evidemment l'Iran n'est pas un pays arabe, mais un pays se réclamant de l'Islam et où la situation des femmes est très proche de celle des autres femmes arabes.

En Iran, pour la première fois et pendant la révolution, les femmes sont descendues dans la rue et ont posé leurs revendications spécifiques, soutenues par quelques organisations d'extrême gauche.

Les femmes iraniennes sont descendues dans la rue après l'appel de Khomeyni aux femmes de porter le voile. Rapidement une manifestation a rassemblé des dizaines de milliers de femmes, qui ont protesté contre le port du tchador et ont posé leurs revendications sur le droit au travail, à l'enseignement, etc... On a vu alors s'organiser et se créer des groupes de femmes posant leurs problèmes spécifiques. Ces femmes ont rapidement été attaquées par des religieux comme étant des "occidentales", des "athées" dangereuses pour la Révolution Islamique.

Aujourd'hui on voit se créer dans de plus en plus de pays arabes (Algérie , Tunisie , Maroc ; Palestine occupée , Egypte , Bahrein ,etc...) des embryons d'organisations de femmes où les femmes commencent à se poser la question de leur oppression spécifique .

Des groupes sont nés également dans l'immigration : Groupe Femmes Algériennes , Marocaines , Collectif Femmes Tunisiennes ...

PROJET DE PLATEFORME DU GROUPE FEMMES MAROCAINES (G.F.M.)

LA SITUATION DES FEMMES MAROCAINES :

Le Maroc, comme l'ensemble des pays arabes, est placé sous la dépendance directe de l'impérialisme, et instituant par là-même des rapports de production capitalistes au sein du pays, entraînant pour l'ensemble des couches laborieuses une sur-exploitation, une prolétarianisation sauvage, l'exode rural et un chômage massif: 40% dans la population urbaine et 50% dans la paysannerie(ex. : le salaire d'un travailleur agricole est de 7,50 DH. la journée).

Si donc la situation des masses laborieuses s'en trouve de plus en plus dégradée et s'exprime par la montée des luttes et des mouvements de grèves, la situation des femmes, quand on soulève le voile de l'inconnu, est encore plus grave.

De l'oppression séculaire commune à toutes les femmes, celles des femmes marocaines s'articule sur trois niveaux:

- existence toujours vivace de la famille patriarcale.
- poids très lourd de l'idéologie islamique renforcée par la pénétration des rapports de production capitalistes.
- manque total des droits les plus élémentaires.

Aujourd'hui, après 23 ans(56-79) d'indépendance formelle, rien n'a été fondamentalement modifié dans la situation des masses laborieuses et encore moins dans celle plus particulière des femmes.

Le développement du capitalisme au Maroc, signifie pour la majorité des femmes le développement de leur rôle à l'intérieur de la famille, comme travailleuses privées et reproductrices, et comme travailleuses productrices sur le marché du travail. Les unes sont isolées, sinon cloîtrées à la maison, dépendantes totalement du mari ou du père; les autres subissent une prolétarianisation sauvage, sous-payées et doublement exploitées.

Si la majorité reste sans emploi, les plus démunies travaillent dans le secteur domestique qui est pratiquement réservé aux femmes(78%), et notamment aux petites filles(1/3 A MOINS DE 15ans). L'absence totale de garanties sociales, de sécurité de l'emploi, de salaires fixes, l'emploi massif des enfants dans ce secteur, permettent une surexploitation des patrons et patronnes bourgeois.

Pour un nombre croissant de femmes ne trouvant pas de travail, la prostitution reste le seul moyen de subsistance(et là pas de statistiques).

Pour une minorité de femmes qui a pu bénéficier d'un minimum de scolarisation, le choix reste réduit à quelques secteurs qui leur sont réservés: santé, enseignement, banques, P.T.T., secrétariat,;;;;

Le manque de débouchés offerts aux femmes s'explique entre autre par un taux important d'analphabètes parmi les femmes: 68% dans les villes et 98% dans les campagnes (statistiques de 1971) et l'absence de formation professionnelle. Le mariage reste donc considéré comme une alternative alors même qu'il est souvent conclu sans l'avis ni le consentement de la femme, et qu'il en fait une main-d'œuvre gratuite au service du mari à la maison ou dans les champs.

Ceci dit, quel sens alors donner à la Constitution de 1972 qui soutient l'égalité entre les sexes, accordant les mêmes droits politiques, droits à l'emploi et à l'enseignement, à l'homme et à la femme!

UN GROUPE FEMMES MAROCAINES: POURQUOI?

Tirant un bilan de l'expérience de l'Association des Femmes Marocaines en France, et des efforts accomplis pendant 6 ans (1972-77) pour en faire une organisation de masse des femmes, nous ne sommes que plus convaincues de la nécessité de nous organiser de manière autonome.

1°- NOUS ORGANISER:

C'est ne pas adopter l'attitude défaitiste qui a abouti depuis deux ans à un vide total. C'est sortir de notre isolement et poser nos problèmes en commun, les prendre en charge nous-mêmes dans un cadre non mixte.

2°- DANS UN GROUPE AUTONOME:

Conscientes que la lutte des femmes est partie intégrante à la lutte de l'ensemble des masses opprimées, que leurs revendications vont dans le même sens que celles des masses laborieuses, nous affirmons qu'il n'y aura pas de socialisme sans les femmes et pas de libération des femmes sans le socialisme.

Au Maroc comme dans les autres pays de la région, la radicalisation des masses s'est faite avec le degré de luttes de classes, dans des situations révolutionnaires et pré-révolutionnaires, ou de guerres de libération nationale (Iran, Algérie...). Les femmes ont participé à ces luttes, mais à aucun moment la question de la libération des femmes n'a été posée.

Il est clair pour nous, que les organisations politiques et syndicales ne prendront pas en charge les revendications des femmes, tant que celles-ci ne les poseront pas elles-mêmes, collectivement, dans un cadre autonome, et se battront pour faire reprendre leurs revendications par l'ensemble des classes laborieuses. Car leurs revendications vont dans le même sens que celles de l'ensemble des masses opprimées.

Le Groupe Femmes Marocaines sera donc:

- une structure autonome de toute organisation politique ou syndicale.
- Le groupe est ouvert à toutes les femmes marocaines quelque soit leur situation: travailleuses, étudiantes, femmes au foyer, ..., et quelque soit leur tendance politique.
- Le groupe est un cadre non mixte, pour permettre aux femmes de poser librement et collectivement leurs problèmes.

NOS OBJECTIFS :

L'intervention du G.F.M. dans l'immigration s'articule sur deux niveaux: les revendications que nous posons et les luttes que nous menons ici en tant que femmes immigrées, liées à celles des femmes au Maroc et dans la région.

Dans ce but, nous devons:

- passer par un stade d'accumulation primitive: recherches sur le Coran, les droits juridiques, ..., discussions sur le vécu, sur la situation des femmes immigrées, au

Maroc et dans la région.

- Favoriser des débats larges sur ces questions.
- Poser la question du lien avec le pays et celle du retour au Maroc.
- Populariser les luttes des femmes au Maroc et dans la région.
- Intervenir de manière unitaire avec les autres groupes de femmes immigrées (algériennes, latino-américaines...) dans l'immigration.
- Etre présentes sur les terrains de luttes des travailleurs immigrés: foyers Sonacotra, expulsions, lutte contre les lois Stoléro et Bonnet, participation au Festival immigré...
- Cours d'alphabétisation dans les quartiers immigrés.
- Participation aux campagnes internationales: journée du 8 Mars, campagne avortement...

Pour informer sur ses activités d'une manière plus large et permettre un débat ouvert sur les différents aspects de l'oppression des femmes marocaines, le G.F.M. se donnera les moyens de sortir un feuillet régulièrement.

Nous appelons l'ensemble des femmes marocaines à rejoindre le Groupe Femmes Marocaines et à constituer des groupes de femmes marocaines dans les différentes villes de province.

Nous devons nous organiser et commencer à nous battre dès aujourd'hui:

- CONTRE LE STATUT D'ETERNELLE MINEURE, ET POUR UNE MAJORITE REELLE
- CONTRE LE MARIAGE FORCE
- POUR L'ABROGATION DE LA POLYGAMIE
- POUR UN REEL DROIT AU DIVORCE, GRATUIT ET SANS CONDITIONS
- CONTRE LA REPUDIATION
- POUR LA SCOLARISATION DES PETITES FILLES ET L'ALPHABETISATION DES FEMMES PLUS AGEES
- POUR LE DROIT AU TRAVAIL POUR TOUTES, POUR LA LIBERTE DE TRAVAIL, sans autorisation du mari ou du père.
- A TRAVAIL EGAL SALAIRE EGAL.

.....

GROUPE FEMMES MAROCAINES

15 Mai 1979.

TEXTES DE PRISON DES FEMMES MAROCAINES

Des recits, des témoignages, des voix qui transcendent ces plurisilences. Celui de l'univers carcéral, celui du patriarcat, celui encore plus terrible du monde autististique, où pour la sauvegarde du pouvoir, presque par reflexe, l'on confine bon gré, malgré, les femmes.

Qui sont-elles, ces femmes qui nous interpellent?

Ce sont, par les voix de Saïda, Evelynne, Fatna, Loubna, Rabéa, ... toutes celles que l'appareil policier marocain essaye d'aneantir. Viol, tortures, repression, isolement, chantage, autant d'éléments de la panoplie policière qui s'exerce sur elles.

Pourquoi?

Parce que ce sont des femmes, qui ont choisi de battre pour une réelle indépendance du peuple marocain, pour la liberté, pour les droits démocratiques, pour le changement du statut des femmes marocaines et leur libération.

Et si elles nous parlent du fond de leur prison, des salles de torture...

Elles font appel à notre solidarité, et à notre soutien.

Notre solidarité, et notre soutien doivent être réels, et se mener au niveau international.

Pour que partout nous puissions faire l'écho des luttes des femmes; pour exiger la libération de tous les prisonniers politiques au Maroc.

- Nous tenons à remercier les camarades du Comité de Lutte Contre la Répression au Maroc qui nous ont permis l'accès à ces textes.

LOUBNA

Ce nom fin comme la fine fleur rouge dans un champ de neige, s'inscrit dans la mémoire de la Patrie ; dans les couloirs secrets et scellés, dans les procès-verbaux montés de toute pièce et dans les listes noires.

LOUBNA, conscience de la terre sacrée.

15 ans. Pouvez-vous concevoir qu'on enlève une fille de 15 ans ! La patrie n'est encore qu'un petit bateau dans son rêve. C'est ainsi qu'elle l'aime.

Mardi 29 Janvier 1980, à l'aube, au moment où Casablanca dormait encore, enveloppée dans la misère du peuple, dans les douleurs des pauvres. LOUBNA était un rêve dans les yeux de la ville, quand frappèrent violemment à la porte des gens armés... ils allaient l'enfoncer lorsque ses parents, terrorisés, la mère en chemise de nuit, leur ouvrirent la porte. Trois d'entre eux envahirent la maison, deux autres restèrent à l'entrée de l'immeuble. La terreur emplissait la maison. "Où est LOUBNA ?" crièrent-ils sous les yeux terrifiés de sa famille; ils se livraient à une perquisition sauvage, mettant toute la maison sens dessus dessous, déchirant matelas, oreillers, et même les souliers...

Les coeurs frémissant sous le froid sanglant, sous le poids du cauchemar, abritaient la Patrie.... couleur d'aurore... Après avoir tout minutieusement fouillé, ils sommèrent LOUBNA de s'habiller, et l'arrachèrent avec violence des mains de sa mère.... Ne pouvant se retenir, elle leur criait : "ne prenez pas ma fille, vous avez enlevé son frère, il y a cinq ans, torturé durant des jours son père, arrêté plusieurs fois sa mère".

L'un des tortionnaires s'approcha d'elle, l'insulta, et lui cracha à la figure : "nous exterminerons toute cette espèce que tu appelles tes enfants".

Ces tortionnaires sont :

- BATTACH : l'un des maniaques de la répression et de la torture, l'un des vils criminels qui ont assassiné des militants marocains dont ABDELATIF ZEROUAL.
- HOSNE : l'horrible gentleman, un des spécialistes de la torture morale.
- EL AYOUBI : l'atroce robot tortionnaire, le cauchemar des militants marocains qui ont séjourné dans les geôles secrètes du "Derb Moulay Cherif" spécialisé dans la perforation des tympanes, la détérioration de la vue, les atteintes à la dignité....

Ce sont des membres de la "Brigade Nationale de la police judiciaire" commandée par YOUSSEFI, KADDOUR et HAMYANI. Ce sont eux les assassins des militants marocains dont ABDELATIF ZEROUAL qui, avant de mourir sous la torture en 1979 prononça cette dernière parole : "je meurs pour que ma patrie vive".

Ce sont ceux-là les tortionnaires de EL ABDI, YVELINE SERFATY (en 1972), ABRAHAM SERFATY (en 1974) et tant d'autres qui purgent en ce moment de longues peines à la prison centrale de Kénitra, souffrant des séquelles de la torture ou y succombant .

L'un des tortionnaires s'adressant à la mère lui lança : "tu leur inculques l'amour de la Patrie, nous voulons qu'ils apprennent à aimer le roi."

L'amour ne peut être imposé par la contrainte et la terreur.
Dans notre pays, ils parlent de "Démocratie", de "Maroc nouveau"
Mais LOUBNA n'a que 15 ans.

JAMAL, son frère n'avait que 16 ans et demi quand il fut enlevé. Inculpé
"d'atteinte à la sûreté intérieure de l'Etat", il fut condamné à 10 ans de
prison ferme en janvier 1977 au procès de Casablanca.

LOUBNA mit les vêtements que lui tendit sa mère, et des chaussures ; sous la
menace et les cris, ils la tirèrent brutalement et lui mirent les menottes aux
mains. Dès qu'elle mettra les pieds dans la Fiat 125 noire.... tout deviendra
noir... et dans l'obscurité complète, elle recevra coups de poings, gifles,
et entendra toutes sortes de grossièretés sans voir les visages horribles de
ses tortionnaires. Un lui couvrira le visage avec un bandeau sale, "don du
peuple américain", et on lui attachera les mains avec des menottes "made in
France".

LOUBNA, je ne dis pas la petite LOUBNA, parce qu'elle n'est pas petite celle
qui rêve que la patrie est un drapeau vert, celle qui aime les pauvres gens
et les travailleurs.... les forêts d'orangers. LOUBNA ne saura pas quels sen-
tiers la mèneront aux labyrinthes secrets.... Elle passera peut-être par tous
les lieux affreux et subira la machine de répression, comme avant elle SAIDA
EL MNEBHI, la martyre.

La "Démocratie"... un nouveau crime..... LOUBNA.... 15 ans.... élève de 5ème
année secondaire à Casablanca, connaîtra peut-être le même sort que ceux qu'on
enlève, qu'on emprisonne, qu'on jette dans les oubliettes royales...
LOUBNA.... tu n'es pas la seule victime.... la vague d'arrestations..... sur-
venues à la suite de nombreuses manifestations organisées par l'UNEM, et par
l'association des Droits de l'Homme en signe de solidarité avec les détenus
politiques au Maroc, cette vague d'arrestations a emporté d'autres lycéens et
étudiants.

Et à la radio, du haut des tribunes officielles, dans les interviews données
dans les réunions, dans la presse vendue, on ne cesse de lancer ces mots creux
"le Maroc nouveau", le "Maroc de la Démocratie".

Et le 30 janvier à l'aube, les marocains, le-MOULOUD (anniversaire du prophète)
dans la vétusté, les mains des enfants dégarnies... et une larme dans les
yeux de la mère de LOUBNA.... blessure au coeur...

Son père, qui s'est écroulé, en proie à une crise de nerfs lors de l'invasion
des tortionnaires, garde le lit. JAMAL en prison.

Des centaines de militants dans les dépôts secrets.... d'autres dans les pri-
sons... Une paysanne avorte à "AJTROUCH" près d'AZILA, arrosant de sang la
victime tombant avant de voir la lumière.... sous les coups de crosses et de
gourdins assommant les paysans expropriés au mois du "Haram" où l'écoulement
du sang est prohibé par l'Islam..., 9 paysans baignent dans leur sang, d'autres
jugés et condamnés à Beni Hellal dont un enfant.... ce fut, quand les forces de
l'ordre, c'est-à-dire de la répression, intervinrent pour arracher les paysans
à la terre.

... Là-bas, dans les villes, les ouvriers exténués par la faim et l'exploita-
tion déclenchent la grève...

A l'époque de la "Démocratie", de l'assassinat politique, de l'expropriation
des paysans, des enlèvements et de la torture, des oubliettes...
Et dans les yeux de LOUBNA... La Patrie est une joie... joie enfantine.

A PROPOS D'UN VIOL (Fatna Elbouih)

La participation de la femme marocaine à la lutte du peuple et sa dénonciation de la double exploitation qu'elle subit depuis des millénaires, l'exposent à l'oppression, à la poursuite, à la torture, de même que n'importe quel militant.

Le viol a été et demeure une des méthodes les plus barbares utilisées par les bourreaux marocains, en plus de toutes les autres méthodes de torture connues.

Fatna Elbouih, militante lycéenne, poursuivait ses études et en même temps, était surveillante au lycée Chawqi à Casablanca. Le 24 Janvier 1974, une grève générale fut largement suivie dans toute la ville surtout dans les lycées de filles. Les mots d'ordre de la grève étaient :

- Non à l'interdiction de l'UNEM
- Droit syndical pour les lycéens
- Dénonciation de la situation de l'enseignement secondaire (expulsion, sélection, manque de professeurs, etc).

La plupart des lycéens furent encerclés par les forces de police.

Le 25 Janvier 1974, Fatna Elbouih fut arrêtée et amenée au commissariat du quartier Maarif ; on l'interrogea au sujet des événements du 24 au lycée Chawqi qui avait été à la pointe de la grève. La nuit, elle fut gardée dans une cellule où un de ses tortionnaires la viola ; après quoi, il la menaça de la violer de nouveau et d'être encore plus sauvage si elle s'avisait d'en parler ; il ajouta : "tu n'es d'ailleurs ni la première, ni la dernière, je vais t'apprendre la libération, moi..."

Fatna Elbouih dénonça immédiatement après sa sortie la sauvagerie des policiers et la répression pratiquée dans les commissariats. Les lycéens de Casablanca protestèrent et se solidariserent avec elle par diverses luttes :

- les internes du lycée Chawqi firent une grève de la faim.
- d'autres lycées déclanchèrent des grèves de cours.

La police, de nouveau, intervint ; le lycée Chawqi fut investi, l'élève Fatna interrogée puis amenée au commissariat. La police essaya de lui arracher l'aveu que ce qu'elle avait dit à propos du viol était le fruit de son imagination : en vain.

Au lycée Chawqi, la lutte continuait pour la libération de l'élève violée. La grève dura plus d'une semaine.

D'autres lycées, des professeurs se solidariserent, ce qui obligea la police à la libérer et à prétendre "chercher le coupable" en ouvrant un dossier juridique. En fait, il s'agissait d'enterrer l'affaire tout en fouillant dans les activités de la militante, tout en l'interrogeant les membres de sa famille et les internes du lycée.

Fatna Elbouih fut interrogée deux fois par le gouverneur de Casablanca (qui employa les mêmes brusqueries et la même terreur que les policiers des commissariats), par le procureur, par les juges. Finalement, on profita des vacances pour annoncer à la télévision que le dossier était clos.

Ce viol n'est pas un simple accident, mais un des multiples moyens utilisés par la police pour faire taire, pour terroriser toute voix féminine décidée, qui voudrait dénoncer la répression et l'oppression, qui voudrait lutter pour les droits les plus élémentaires du peuple et de la femme.

C'est aussi un des moyens favoris employés par les agents corrompus de l'appareil répressif contre les femmes en général, à preuve l'exemple suivant, un parmi mille autres :

Après avoir trouvé un bébé abandonné dans un champ près de Béni Ahmed (dans le centre du pays) la gendarmerie arrêta toutes les femmes du quartier attendant au champ avec l'aide du moqqadem.

L'"interrogatoire" consista à les dénuder pour les "analyser" et chercher la mère coupable. On imagine la terreur de ces femmes innocentes, blessées dans leur intimité la plus profonde. Un des tortionnaires avoua d'ailleurs qu'il cherchait en fait quelqu'un qu'ils puissent se partager... Ils employèrent l'électricité contre une jeune femme qui refusait de céder à leurs pressions.

Fatna Elbouih a été de nouveau arrêtée le 16 Mai 1977. Trois ans de détention sans avoir été jugée, se sont écoulés à la prison de Meknès. Actuellement, elle se trouve à la prison Laalou de Rabat. Son procès a eu lieu le 23 Avril, le verdict sera rendu le 14 Mai.

26 septembre 1972

Je suis à Rabat pour y passer la journée (j'habite Casablanca avec mes parents). Je vais faire des courses en ville. Quand je reviens vers ma voiture, deux policiers en civil surgissent, m'interpellent, me font monter dans ma voiture et me font prendre la direction du commissariat.

Je suis amenée dans un bureau où un commissaire m'attend. Celui-ci est courtois, d'abord, pour me demander où est mon frère. Son ton change quand je lui réponds que je n'ai aucune nouvelle de lui et que je l'ai vu pour la dernière fois le 12 mars dernier. Il dit alors : "Je ne vous crois pas, vous allez passer un mauvais moment".

Je suis introduite dans un autre bureau où se trouvent plusieurs policiers. Mon sac est entièrement vidé devant moi. Les questions et les gifles pleuvent. Puis on m'oblige à enlever ma jupe et mes chaussures. On m'attache les chevilles et les poignets ensemble avec des chiffons et des cordes. On fait passer entre eux une barre de fer que l'on pose entre deux tables. C'est la torture "du perchoir du perroquet", déjà décrite par mon frère.

On me pose un bandeau sur les yeux, un chiffon sur la bouche. On verse de l'eau en me disant que si je ne parle pas, on ajoutera de l'eau de javel. C'est l'étouffement, une sensation horrible.

Je suis toujours sur le "perchoir", mais c'est le supplice de l'électricité, dans les oreilles, dans le sexe. Puis on m'enroule des fils autour des orteils et ce sont de terribles décharges dans tout le corps. "Ce n'est rien, me dit-on, tu verras quand on te fera ça aux seins".

Un autre supplice : on m'enroule dans une couverture, m'étend sur un banc de bois, attachée avec des cordes, on incline le banc en arrière de façon à ce que la tête touche presque le sol. C'est toujours la technique de l'étouffement, mais aggravée par le fait que l'on ne peut bouger et que la sensation est encore plus grande.

Entre deux tortures, les policiers me saisisent par les cheveux, me secouent, me giflent, me disent en arabe "parle, parle". Je ne parlerai pas de leurs injures, ce serait trop long.

Cette fois-ci on m'attache les chevilles et les poignets à une corde. Je sais que je tourne et qu'à chaque tour, on m'appuie fortement sur la colonne vertébrale, aux creux des reins. J'ai l'impression que mes vertèbres vont se briser d'un moment à l'autre. C'est atroce.

Je suis par terre, grelottante, claquant des dents. Un de mes tortionnaires me fait mettre ma jupe "pour que j'ai moins froid".

Puis c'est encore le perchoir. Cela dure longtemps, l'étouffement, l'électricité. "Lève le doigt si tu veux parler". Je sens mes mains et mes pieds gonfler, devenir de bois.

Je sens quelque chose de chaud couler sur ma jambe droite. J'ai réalisé plus tard que c'était du sang et qu'on m'a fait un pansement grossier avec une corde et un chiffon.

Je me retrouve sur le sol, le dos contre le mur. Mes jambes et mes pieds sont bleus, gonflés, énormes. De même que mes mains.

Mais ce n'est pas fini. On m'oblige à me relever et on me frappe sur tout le corps avec une longue barre, plate en bois. Un de mes tortionnaires, grand, gros et fort, me marche sur les pieds. Enfin, au comble de la rage, les policiers sortent un énorme couteau dont ils me mettent la pointe sur la gorge, puis un revolver qu'ils m'appuient sur l'oreille. Ils sortent un radiateur électrique, qu'ils branchent, et me menacent de me faire asseoir dessus, mais ils se ravissent.

On me laisse tranquille un moment. Puis les policiers reviennent et me disent "puisque tu ne veux pas parler, on va aller chercher tes parents et on va les amener ici. Ils subiront le même sort que toi. (Mon père a 83 ans et ma mère,

à moitié aveugle, à 79 ans). Tu ne dis rien, bon, on va aller les chercher. Tu les verras bientôt. Réfléchis".

La nuit tombe. Les deux policiers, qui prennent la relève, me font marcher dans le couloir, de plus en plus vite, en levant et en abaissant les bras. Les deux suivants me font rester debout jusque vers six heures du matin. On me permet alors de m'asseoir sur le sol, le dos contre le mur.

27 septembre 1972

Je suis l'objet toute la journée de pressions morales incessantes. Mes parents sont là, ils sont en bas dans les geôles. Est-ce que je n'ai pas pitié d'eux ? On m'inculpera de trafic de drogue. Des preuves ? on mettra un sac plein de drogue dans ma voiture avec mes empreintes. Je ferai 5 ou 6 ans de prison. La douceur : "je te donne ma parole que si tu parles, on te ramène immédiatement chez toi, tu pourras te faire soigner". Encore des menaces : "on t'enfermera dans un sac et on te jettera dans la mer". "On a des ordres, ou tu parles ou tu crèves".

Vers le soir, cependant, mon apparence est telle que les policiers eux-mêmes ont l'air effrayés. Ils sortent un lit de camp, une couverture. Je peux m'étendre, mais si j'essaie de m'asseoir, j'ai de terribles vertiges, je ne sens ni mes jambes ni mes pieds. Chaque mouvement est une souffrance. On m'apporte à manger, mais je ne peux avaler que du liquide, mon visage est tellement enflé que je peux à peine ouvrir la bouche (les gifles reçues).

28 septembre 1972

On me laisse tranquille toute la journée. Et pour cause, il me fait l'aide de deux hommes pour m'asseoir, pour marcher, pieds nus, jusqu'aux W.C. (situés à l'étage supérieur).

Mais, vers 19 H, les policiers reviennent et me disent : "tu as 5 heures pour réfléchir, si à minuit tu n'as pas parlé, tu vas mourir". Jusqu'à minuit, les policiers se succèdent, multiplient les questions et les menaces.

A minuit, on me fait monter dans une voiture, on me bande les yeux. La voiture roule dix minutes environ. On me fait descendre, on m'enlève le bandeau. Je suis tout au bord d'une falaise, en bas, la mer et les rochers éclairés par la lune. On me dit : "et maintenant, parle, sinon on te jette en bas, on croira à un accident". Un des policiers fait mine de me pousser. Puis on me remet un bandeau sur les yeux et on me tire dessus avec un revolver. Le coup m'étourdit, je tombe, mes oreilles tintent. Puis je me rends compte que c'est un pistolet chargé à blanc. On me ramène au commissariat, toujours les yeux bandés. La lumière reste allumée le reste de la nuit au-dessus de mes yeux.

29 septembre 1972

Un policier passe la tête par la porte et dit en ricanant : "ce soir, tribunal nocturne".

Vers 20 H, les deux policiers préposés à ma garde se partagent le travail, l'un téléphone en disant : "tu la veux ? oui, d'accord, on ne bouge pas". L'autre traîne des chaises, des bancs à grand tapage, dans le bureau d'en face que je ne peux pas voir. A minuit, la mise en scène est terminée, mais la lumière reste encore allumée jusqu'à six heures du matin.

30 septembre 1972

Les bureaux sont vides, je suis constamment gardée par deux policiers qui se relaient toutes les six heures.

2 et 3 octobre 1972

Mes tortionnaires me demandent : "si je vais mieux" !

4 octobre 1972

Je suis relâchée vers 16 H. Les policiers me donnent l'ordre de rentrer à Casablanca sans voir personne à Rabat. Je ne sais comment j'ai pu conduire ma voiture jusqu'à Casablanca.

16 octobre 1972

Je suis en état de pouvoir écrire ce récit.

A mon arrivée chez moi, et cela après neuf jours de détention, j'avais le visage et le cou bleus, les jambes et les pieds gonflés et également bleus, une profonde blessure à la jambe droite, les avant-bras et la poitrine couvertes d'hématomes.

Les médecins qui m'ont examinée peuvent en témoigner. A ce jour, je ne peux me chausser, mais si je marche plus d'une demi-heure, mes pieds enflent et deviennent douloureux.

J'ai subi tout cela uniquement parce que je suis la soeur de mon frère. Les policiers ne voulaient pas admettre que je ne savais rien de lui.

Comme si l'angoisse de son sort ne suffisait pas !

Le fils de mon frère, mon neveu, ne peut quitter le Maroc pour aller vivre avec sa mère, qui habite Paris. Malgré toutes ses démarches, les autorités marocaines lui refusent son passeport.

J'en appelle à tous les hommes de conscience pour que leurs protestations nous protègent et fassent cesser ces persécutions.

EVELYNE SERFATY

et jour, interdisaient à quiconque de nous approcher... même les infirmières avaient pour consigne de ne pas nous adresser la parole.

La terreur régnait, affectant nos nerfs minute après minute. Nous avons demandé de retourner en prison pour fuir les yeux des policiers qui nous scrutaient nuit et jour, nous aspirions à des moments calmes pour mettre de l'ordre dans nos idées et reprendre force afin d'affronter la réalité avec l'énergie qui s'impose. Nous savions que nous allions regagner l'enfer. Ils allaient se venger sur nous, verser sur nous leur vile haine. Toutefois, même dans de pareilles conditions, l'homme essaie de choisir entre deux enfers... Ainsi, et après bien des allées et venues, communications d'ordres et réceptions d'autres de la part des hautes autorités, on apprêta l'équipage et on régla le scénario : une foule de policiers armés des meilleurs cadeaux de l'impérialisme, de grands véhicules fortifiés, d'autres voitures bourrées de policiers, des motards ... un cortège lugubre et risible à la fois.

Te rappelles-tu camarade combien nous nous moquions d'eux en de pareilles circonstances ? Mais cette fois, nous n'y fîmes pas attention. Nous nous sommes assises à la place qui nous était réservée, nos poignets attachés ensemble, au milieu d'une rangée de policiers armés. Le cortège démarra à une vitesse vertigineuse, traversa les rues encombrées de la ville accompagné par la "musique" des motards, enfreignant le code de la route à tout bout de champ. Nous ne sûmes comme nous étions arrivés à la porte de la prison. Le portail énorme en fer auprès duquel attendaient les files de familles de prisonniers qui venaient rendre visite aux leurs. La bouche noire s'ouvrit et avala le véhicule qui nous transportait. En ce moment, Saïda était présente à nos côtés. Blanche colombe planant au-dessus de nos têtes, nous insufflant une force qui nous aidait à tout défier. L'atmosphère de la prison était sombre. Un groupe de gardiens aux uniformes bleus sales, s'était rangé à la porte du véhicule pour nous accueillir. Regards scrutateurs... poursuivant jusqu'aux battements du cœur, jusqu'à la respiration, cherchant le point faible. Peut-être qu'il y en avait parmi eux qui partageaient nos douleurs, qui sait ?

Nous sommes entrées au greffe :

- "Ton numéro, ton nom, le nom de ta mère, ton père." D'autres yeux qui cherchent, n'expriment rien. Nous avons terminé avec ce laboratoire et nous sommes sorties.

- "Gardiennne, emmène-les au quartier !"

C'est ainsi qu'a crié un de leurs chefs connus par ses agissements fascistes avec les prisonniers politiques, et il nous a ri au nez comme un ours mauvais. Nous avons traversé le long couloir conduisant au quartier... L'odeur repoussante et la saleté partout ; et le silence lugubre enveloppait toute la prison comme si elle s'était levée de respect pour la colombe blanche qui planait au-dessus d'elle. La gardienne ouvrit la porte du quartier des femmes et la ferma rapidement. Et là, ce fut la surprise ! les sentiments humains s'expriment, se libèrent de leur longue léthargie. La gardienne fondit en larmes et tomba dans nos bras. Nous avons échangé accolades et larmes jusqu'à ébranler les fondements de ce temple de saleté. Elle a commencé par s'excuser de ne pas avoir exprimé tout de suite ses sentiments véritables et la profonde douleur envers la perte de Saïda. " Je n'ai pas à vous expliquer". Les autres gardiennes nous firent accueil ainsi que des prisonnières qui formèrent comme une vague impétueuse de tristesse et de révolte. Toutes se bousculèrent pour nous embrasser et nous serrer dans leurs bras, nous prodiguer des mots d'encouragement, alors que le nom de Saïda était sur toutes les lèvres. Au-milieu de cette épopée au cours de laquelle l'homme lâche les brides de ses sentiments pour qu'ils s'expriment pleinement, la sonnette du quartier retentit fortement, les larmes se pétrifièrent dans les yeux des gardiennes, les prisonnières prirent la fuite pour rejoindre leur place, la porte s'ou-

vrit et le chef-ours rentra, les yeux comme un puits de rouille mêlé de sang. Il scruta les visages sans vergogne, donna l'ordre de fouiller nos affaires. O notre bien-aimée, ils nous ont pris tout ce qui pouvait te rappeler : tes habits, tes livres... jusqu'à tes lunettes. Ils croyaient ainsi effacer tes traces, mais le minable ours et ses maîtres seront déçus. Il rentra au quartier pour inspecter la cellule, menaça les gardiennes des pires punitions si jamais il entendait de nouveau pleurer l'une d'elles. Il revint au bureau et dit sarcastiquement en s'adressant aux gardiennes : "Vous pleurez votre amie ! les malheureuses". Il frança les sourcils et ajouta : "Eh bien on verra". Il sortit, pressant le pas, fuyant nos regards haineux. On nous fit rentrer au quartier n° 1, les cellules sales, surpeuplées, la lumière faible provoquant l'angoisse. Il s'agit davantage d'un camp de torture mazi plutôt que d'une prison pour prévenues. Pendant ces instants, la nature exprimait ses douleurs et sa tristesse, la pluie tombait à verse et le froid cinglait. Lourd silence écrasant sur la prison comme si les prisonniers l'avaient désertée. Trois cents femmes environ sans compter les enfants prostrés dans un silence exprimant la douleur et le froid ; on nous fit rentrer dans la cellule et la lourde porte en bois fut fermée derrière nous.

Te rappelles-tu cette cellule, Saïda notre bien-aimée ? La "cellule Débarras" dont tu as parlé dans un de tes poèmes. Nous y avons passé deux années entières avec nos joies et nos peines. Ils essayaient de terrasser notre volonté, porter atteinte à notre force par toutes sortes de répressions morales et physiques, par l'isolement (porte fermée nuit et jour), en faisant la sourde oreille à nos revendications. Mais nous leur opposions un défi permanent. Nous avons organisé notre vie, nous avons tissé des relations humaines de haut niveau avec les prisonnières malgré l'obstacle des barreaux et tous les manques. Et ce au point que l'un de leurs plus hauts responsables nous a donné un jour le nom de "gaie triplète".

Te rappelles-tu, camarade, comment nous nous sommes préparées en vue d'entamer la dernière bataille au cours de laquelle tu as donné ta vie pour nous ?

LE MONDE DES LIVRES

Ce que nous avons lu en cette rentrée 1980.

La femme dans le monde arabe

Juliette Minces .Editions_Essai Mazarine.170p.Prix 33,80F

Avec Juliette Minces, nous pénétrons dans l'univers confessionnel des femmes arabes.

Les terrains où se noue leur oppression sont multiples et complexes. La tradition, la famille, l'Islam, l'Etat...

Des analyses concises et judicieuses, surtout en ce qui concerne, l'étude faite sur les femmes en Algérie.

Mais néanmoins, un certain défaitisme qui tranche avec la pensée interrogative et ouverte connue de l'auteur, surtout lorsque l'on se trouve en face d'affirmations et de conclusions hâtives, sur la quasi-impossibilité du développement d'un mouvement de libération autonome des femmes!

Femmes d'Alger dans leur appartement

Assia Djebar. Editions de femmes. 195p.

Un regard volé, un magnifique tableau de Delacroix 1832, saisissant la troublante réalité des femmes d'Alger dans le harem.

Qu'en est-il aujourd'hui de ces femmes algériennes jusqu'en 1980?

Des "nouvelles", qui nous révèlent, qu'au-delà de l'enfermement du corps, harem, voiles... l'âme et l'esprit de ces femmes sont plus que mouvants. C'est le droit à la parole!

Conditions des femmes en Afghanistan

Simone Bailleau Lajonie .Editions SocFies. 222p.38,40F

Le regard de l'auteur se veut à l'arrière plan, pour laisser s'exprimer soixante sept femmes de différentes conditions, les villes les campagnes, et de couches sociales très diversifiées en Afghanistan.

Au-delà des spécificités, il est très intéressant de remarquer que l'oppression des femmes musulmanes est la même, quelque soit le monde ethnique dont elles sont originaires (le monde arabe, ou oriental).

Les femmes dans l'Islam

Yasmina Nawal. Editions La Brèche. 140p., 30F.

Yasmina Nawal présente la situation des femmes dans cette partie du monde, aussi

bien dans le passé de l'Hégire que dans le présent après la lutte d'indépendance. Elle montre comment l'Islam, à partir du Coran, codifie une situation commune et spécifique d'oppression des femmes du Maroc à l'Iran en passant par l'Egypte.

Yasmina Nawal, militante féministe maghrébine, traduit pour la première fois la naissance encore embryonnaire du nouveau féminisme dans le monde musulman. Avec comme perspective la construction d'un mouvement autonome des femmes dans l'Islam.

Intéressant, car il soulève le problème spécifique de la situation des femmes au Maroc, la place qui leur est faite par les partis politiques et ^{sur} les réponses concrètes de quel type de mouvement autonome des femmes, dans un contexte de lutte de classes.